NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

81 N° 7 1959

Le second printemps, prédit par Newman

Francis HERMANS

p. 721 - 730

https://www.nrt.be/en/articles/le-second-printemps-predit-par-newman-1924

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le second printemps, prédit par Newman

« La période moderne de l'histoire du catholicisme en Angleterre peut être considérée comme ayant commencé avec la réception dans l'Eglise de John-Henry Newman, à Littlemore, en 1845 [1]. »

La supériorité lumineuse de Newman se dresse depuis plus d'un siècle comme une lampe dont le rayon atteint les penseurs chrétiens de l'île. Il est le premier des écrivains religieux anglais par son originalité personnelle sans doute, mais aussi par la marque visible de son génie insulaire. Il est britannique par sa peur de détacher de la vie quotidienne la connaissance, par son amour des paysages et des maisons où il a vécu, et par son réalisme à considérer les plus hautes réalités. Comme la papauté, par exemple, qu'il ne regarde pas dans un isolement magnifique mais au contraire plongée à ce point dans l'Eglise catholique, qu'elle ne fait qu'un avec Elle. *Croire en une Eglise,* affirme Newman, *c'est croire au Pape.*

I

Mais pour situer la place du grand converti d'Oxford dans l'histoire religieuse de l'Angleterre catholique à partir de son retour à Rome, il est nécessaire de relever d'abord ce qu'étaient les anciens catholiques à l'heure où Newman survint parmi eux. Je suis porté à croire que malgré le bruit grandiose que produisit son arrivée, la plupart des catholiques de tradition ne furent ni éblouis ni attirés, mais que Manning, devenu Archevêque de Westminster, leur apportait plus de fierté partisane. Les vieux catholiques d'Angleterre, c'était la noblesse rurale d'une part avec toute la clientèle, et d'autre part la masse sans cesse accrue des ouvriers irlandais émigrés. A cette époque, le catholicisme comptait cinquante pairs groupés autour du quinzième duc de Norfolk, comte-maréchal d'Angleterre qui avait toutes ses entrées à la Cour.

Quant à l'Eglise anglicane, le Mouvement d'Oxford créé, nourri, élargi par Newman, poursuivait sa lancée. Keble et Pusey, jusqu'à leur vieillesse, et de par leur haute noblesse d'âme, y gardèrent la ligne catholique face à l'Erastianisme qui subordonnait l'Eglise à l'Etat et qu'avaient condamné durement Newman et ses disciples. Grâce à la

1. *Catholicisme anglais,* p. 36. Notre étude est une suite de traits et de réflexions inspirées par la lecture d'un livre stimulant : *Catholicisme anglais* (Editions du Cerf, 1958).

droiture du Mouvement, les oppositions qui autrefois s'élevaient entre les catholiques romains et les anglicans s'étaient aplanies, comme l'Immaculée Conception et l'Infaillibilité Pontificale. Mais il faut reconnaître que par ailleurs l'Eglise anglicane a faibli dans sa rigidité morale, elle accepte le divorce et le contrôle des naissances, ce qui aurait fait sursauter les chefs du Mouvement d'Oxford.

II

Quelques chiffres pour dénombrer l'Eglise Catholique en Angleterre : on compte plus de 4.500.000 pratiquants, soit le 1/10 de la population de la Grande Bretagne [2]. Parmi ces catholiques, il est assez absurde de s'arrêter aux noms de consonance irlandaise. Au temps de Newman encore, Irlandais voulait toujours dire catholique. Aujourd'hui par malheur, beaucoup de ceux qui portent un nom irlandais descendent de parents qui ont sombré dans l'indifférence religieuse. Tous les curés de paroisse, au demeurant, sont anxieux devant l'avalanche incessante des défections. Il en est en Angleterre comme dans le continent : après la profession de foi de la douzième année et l'achèvement du catéchisme, souvent les trois quarts des enfants cessent de fréquenter l'église. Grâce à Dieu, l'époque du mariage et des responsabilités nouvelles à propos de l'éducation de leurs enfants, les y ramènent. A l'armée, ils s'inscrivent comme catholiques. Pour mourir, ils appellent le prêtre romain. Mais comme chez nous, à cela se réduit leur religion réelle, et il n'est pas question de faire du lyrisme autour du Corps mystique ainsi réalisé. Plus grave encore peut-être est la baisse verticale des naissances parmi les catholiques, à la suite du développement de l'industrie en certaines régions.

III

Que faut-il penser des conversions au catholicisme depuis Newman ?

Nous l'avons pressenti : malgré l'émouvante splendeur entraînante de la conversion de Newman, ce n'est pas cette âme royale trop riche qui propulsa le flot des retours. Grande figure qui éveille une admiration unanime, si tous les Anglais en furent remués, peu d'entre les anglicans en reçurent la chiquenaude proprement dite pour les orienter vers Rome. Manning, avec une certaine étroitesse d'esprit qui ne parvenait pas à saisir la magnificence de l'âme de Newman, possédait des qualités moyennes plus abordables, qui touchaient la masse : universitaires, aristocrates, clergé rural, dames mondaines.

2. *Catholicisme anglais*, p. 31.

Tels sont ceux qui, venus de l'anglicanisme, firent comme la soudure entre l'aristocratie rurale catholique et le peuple abondant des ouvriers irlandais. Il faut en effet reconnaître que ce ne sont pas les milieux de haute culture, comme l'était celui d'Oxford, qui déclenchent la décision finale : ces milieux sont trop au-dessus de la masse qui, par nature, est moyenne, et sont inhabiles à donner le branle sauveur. Au demeurant, l'Eglise catholique n'est pas une académie raffinée ni une société intellectuelle, elle accueille et célèbre les savants et les artistes, mais sait bien que ce ne sont pas eux seulement qui sont appelés.

Au surplus, ne se produisent jamais ces conversions massives de tout le monde anglican en branle, comme Newman lui-même l'espéra longtemps. Le courant fut plutôt lent mais continu. La condamnation définitive par Léon XIII des ordres anglicans en 1896 étouffa les grandes espérances entrevues. Parmi ce flot paisible des conversions anglicanes, il serait excessif de croire que les aristocrates de la pensée et de l'art n'aient pas été amenés depuis Newman par la même route que le futur Cardinal et sous son impulsion. Une élite recherche un maître persuasif. Mais une élite est toujours le petit nombre, et si celle-là suivit Newman, les autres se glissaient dans d'autres groupes et suivaient d'autres guides.

IV

Ce petit nombre toutefois reste le meilleur depuis Newman. *Pusillus grex*. La valeur éminente des convertis éclate. Pendant l'entre-deux-guerres, qui de nous ne s'est délecté de l'humour des romans de G. K. Chesterton? Son génie paradoxal a élargi pour les pays de langue anglaise l'universalité humaine de l'Eglise Catholique. *L'Enéide spirituelle* de Mgr Ronald Knox raconte exquisement le voyage émerveillé de sa propre conversion, et sa traduction de la Bible — qu'aurait voulu poursuivre Newman, on s'en souvient — en un anglais suave pose Mgr Knox parmi les gloires de la littérature de son pays et les dignes fils du grand converti de 1845. Et que dire de l'humanisme chrétien relevé d'optimisme qui soulève le livre de Rosalind Murray : *L'échec d'un bon païen?* Pour ces écrivains, le catholicisme, face au scepticisme où s'enfoncent toutes les religions anglaises, est la seule alternative d'une vie claire et généreuse.

Depuis Newman, parmi les noms qui brillent en la littérature anglaise, nombreux et singulièrement vifs rayonnent des noms catholiques. On nous fait observer que ces génies ne sortent ni de l'aristocratie ni du peuple, mais de la bourgeoisie que nous vilipendons si facilement.

V

On sait combien Newman souffrit coup sur coup et de diverses manières quand il eut quitté l'anglicanisme et se fut tourné généreusement vers Rome. L'une de ces souffrances — combien noble — était de voir Manning et de nombreux compagnons de ces magnifiques années de marche vers la vérité, se hérisser devant lui à propos de ses déclarations que les jeunes catholiques devaient, à défaut d'une université à eux, fréquenter celle d'Oxford, celle qui, somme toute, les avait formés religieusement. Fonder un oratoire à proximité de l'Université, dans le cadre qui fut le sien, éduquer la jeunesse dans l'ampleur des sciences et des arts pour composer plus tard l'élite qui dirigerait le destin de l'Angleterre dans un esprit catholique, quel rêve!

On n'ignore pas que la poigne fébrile de Manning réussit à écarter Newman de ses desseins universitaires : tant que le Cardinal-Archevêque de Westminster vécut, tous les efforts des amis clairvoyants de Newman avortèrent devant le simplisme de Manning. Il fallut attendre son successeur, le Cardinal Vaughan, pour que les vues de Newman s'imposent. Il va de soi que du premier coup, l'entrée des jeunes catholiques à Cambridge ou à Oxford ne fut pas triomphale. Il fallut à ces jeunes se rendre l'atmosphère familière pour agir. Hilaire Belloc fut l'un de ces jeunes. Il fit sa percée selon les prévisions de Newman. Toutefois il lui fut encore impossible d'être appelé à monter dans une chaire d'université. Au lendemain de 1914, à Oxford, sur un total d'environ 5.000 étudiants, s'amincissait le groupe frileux de 150 jeunes catholiques : minorité insignifiante sans grand renom. Par bonheur, la pensée de Newman a fait son chemin obstinément, et à Oxford en 1958, vivent quatre fois plus d'étudiants catholiques qui accèdent aux bourses universitaires avec le même succès que les autres. Les chaires supérieures leur sont offertes dans la même proportion, et leur rôle de maître, leur influence sur la jeunesse est un jeu où l'on applaudit leur brio et leur goût de la vérité pure.

VI

Newman n'a jamais rien compris à la question sociale. Il faut reconnaître au demeurant que la Grande-Bretagne, malgré son industrialisme, n'a pas connu le phénomène de déchristianisation que regrettait Pie XI : *le scandale du XIXe siècle est pour l'Eglise d'avoir* perdu la classe ouvrière. Cette fameuse phrase qui illustre au vitriol le malheur du continent ne vaut pas pour l'Angleterre.

Et pourtant le clergé catholique a dangereusement évolué depuis Newman, il s'est déplorablement embourgeoisé, complétant un trio

regrettable avec le médecin de quartier et le pasteur dissident. Il ignore à peu près tout du mouvement ouvrier et se tient d'ailleurs à l'écart du petit peuple. C'est qu'en Angleterre la révolution sociale eut la chance de se déchaîner à partir non d'un marxisme athée mais du travaillisme religieux.

Si le nom de Manning a été célèbre durant la grève des dockers de 1889, il serait sot d'imaginer l'illustre Cardinal en possession de quelque doctrine sociale capable de fournir assise à un mouvement chrétien de réforme sociale. Manning n'eut pas de doctrine, ne fit pas école, n'éduqua pas un clergé social. Lui aussi fut un grand bourgeois à la manière de Newman, et si son apparition fulgurante en 1889 fut inoubliable, c'est son amour du pauvre et son sentiment de la justice qui allumèrent cette clarté dans le monde ouvrier, mais il n'a rien laissé dont un clergé social aurait pu se nourrir. Monsieur l'Abbé Eugène Langdale, qui fut aumônier de la J.O.C. à Westminster au sortir de la dernière guerre, cite cet exemple ahurissant : dans un arrondissement de la banlieue londonienne, furent élus au conseil communal trente catholiques travaillistes, tous fervents chrétiens : or nul dans cet arrondissement n'a jamais même simplement imaginé l'existence ni la création d'un cercle d'études sociales (*Catholicisme Anglais,* 1958, p. 91). Il en était de même pour la formation du jeune clergé. Tandis que paraissait *Quadragesimo Anno,* c'est à peine si le traité *De Iustitia,* enseigné dans les séminaires de Grande-Bretagne, inscrivait en fin de cours une ou deux brèves leçons sur *Rerum Novarum.*

Puis la J.O.C. est venue en 1937 et a commencé de changer la face des choses. Effectifs réduits encore, certes, mais le mouvement est dynamique. Son progrès, languissant de 1937 à 1940, fait depuis la dernière guerre un progrès continu. Pat Keegan, président de la J.O.C. internationale, est sorti de ces milieux ardents et tenaces. Aujourd'hui encore toutefois, si la J.O.C. anglaise est vivante, son rôle semble faible en face du nombre déjà très grand des catholiques de Grande-Bretagne.

VII

Il est hors de doute que l'Angleterre catholique s'est agrandie depuis Newman. Pour cela, elle s'est contentée de se montrer comme elle était en toute réalité. Ce faisant, elle a suivi le conseil du grand converti d'Oxford quand il exposait la présente position des catholiques en Angleterre. En la neuvième Lecture : *Devoir des catholiques en face du sentiment protestant,* le lucide analyste de l'âme anglaise observait :

Therefore bring yourselves before it... Oblige men to know you : persuade them, importune them, shame them into knowing you [3]. C'est pourquoi, disait-il, arrivez à ceci : ... Contraignez les gens à vous connaître, importunez-les, poussez-les à la confusion de ne pas vous connaître.

Mais il faut avouer aussi que d'aucuns ont parfois oublié la recommandation newmanienne. Ils se sont endormis dans une vie poussiéreuse de ghetto, et ce fut l'arrêt de la croissance en Angleterre du catholicisme seul réel. On s'est obstiné à garder timidement, par les gros moyens oratoires d'autrefois, le petit troupeau tremblant : « Des missions sont prêchées aux fidèles... par des rédemptoristes ou autres spécialistes de ce genre de ministère. Il faut noter cependant que ces appels oratoires enflammés n'ont plus la même efficacité [4] ... ». Plus frappantes, plus bienfaisantes, toutefois, les conférences religieuses : « une série de tels sermons donnés pendant une ou deux semaines remplira à peu près entièrement l'église tous les soirs [5] ». Ce qui donne bien et fait connaître l'essence vitale du catholicisme, c'est la paroisse. A la tête non seulement le clergé séculier, mais la plupart des ordres et des congrégations adonnés ailleurs à d'autres besognes apostoliques : Pères du Latran, Prémontrés, Dominicains, Franciscains, Jésuites, sans compter les maisons de retraite dirigées par les Bénédictins, les Cisterciens, les Carmes, vieux ordres secondés par les congrégations : Jésuites, Oblats, Rédemptoristes, Passionistes.

La liturgie est plus à même de faire connaître le catholicisme romain aux anglicans et aux protestants d'Angleterre. A filer de la salive dans un cercle catholique devant un quarteron d'auditeurs asthmatiques, on n'a pas tardé à constater que le catholicisme anglais en sortait aussi pauvre et endormi. On l'a vu, mais il est fort difficile de surprendre une expression active de cette constatation. Qu'un nombre croissant de catholiques en soit venu, par exemple, à vouloir une liturgie aussi somptueuse que la liturgie romaine mais en langue vulgaire pour entraîner la masse et lui permettre de retrouver une vraie prière, tout cela est vrai, mais il semble que l'Angleterre se soit derechef engourdie tandis que s'éveillaient et s'animaient liturgiquement les autres pays de langue anglaise : Australie, Afrique, Etats-Unis, Canada. En fin de compte, c'est à peine si l'on peut dire qu'il se lève un commencement de mouvement liturgique en Grande-Bretagne.

Et peut-être doit-on quelque temps encore se satisfaire de la vie endormie de ghetto : écoles paroissiales, patronages, clubs de sport,

3. Edition Longmans, Green and Co., London, 1908, p. 372.
4. *Catholicisme anglais*, p. 155.
5. *Op. cit.*, p. 156.

cercles dramatiques, troupes scoutes, parties de whist, embryon de J.O.C., et espérer qu'un jour viendra où il y aura autre chose, une vie plus vivante parce que plus personnelle. Qui songe là-bas à ce qui nous enivre ici : un Directoire pour la pastorale de la messe?

VIII

On se rappelle les démêlés suivis de la retraite de Newman, lorsque, pour peu de temps, il dirigea le *Rambler*, pour remplacer Lord Acton. Nous n'entendons pas y revenir, mais faire sentir que le problème reste entier : va-t-on accueillir le siècle où l'on vit pour le transfigurer, ou va-t-on le fuir et chercher à l'abattre? On penche à croire que Lord Acton, malgré les vivacités et les outrances de sa plume dont Newman a risqué plus d'une fois de prendre la défense, que le jeune catholique a raison pour une bonne part, quand, démissionnaire, il écrivait : « Depuis les débuts de l'Eglise, ce fut toujours une loi de sa nature que les vérités destinées à apparaître comme les fruits légitimes de sa doctrine, ont dû se frayer lentement leur chemin à travers une masse d'habitudes et de traditions hostiles... ».

A ce point de vue, il est sans doute heureux que les journaux catholiques anglais soient contrôlés par des laïcs qui en sont propriétaires. Les prêtres ne reçoivent aucune formation au journalisme et il y a tant d'autres domaines — même pour les prêtres-écrivains — où leur présence est nécessaire et seule efficace. Au demeurant, les laïcs n'engagent pas l'Eglise comme le font les écrits du clergé. Dans la *Dublin Review*, par exemple, que d'énormités l'incroyable W. G. Ward a écrites à propos de l'infaillibilité pontificale et qui firent moins de tort sous sa plume que si elles avaient été exprimées par Manning! Hier encore, plus d'un directeur laïc de journal catholique anglais, vers 1930, laissait, ou plutôt faisait imprimer l'éloge du catholicisme de Hitler!... Il va de soi, on l'entend bien, qu'il n'y a pas que cela dans les journaux anglais. Sinon, le clergé ne les soutiendrait pas. Car, si les laïcs ont en mains la presse catholique d'Angleterre, c'est le clergé paroissial pourtant qui aide à sa diffusion. Reconnaissons qu'aujourd'hui les journalistes anglais n'ont plus la fougue controversiste de Hilaire Belloc et de G. K. Chesterton. Est-ce un bien, est-ce un mal? Opinons pour le bien. Car l'apologétique sereine est plus conforme à la charité et plus bienfaisante. Un Douglas Hyde, communiste converti, passé du *Daily Worker* au *Catholic Herald*, préconise trop souvent des méthodes communistes pour faire la trouée du catholicisme. Mais c'est le pacifique *Universe* catholique qui entraîne en son sillage le plus de lecteurs. La majorité des catholiques anglais est travailliste, et pour eux la lecture des journaux catholiques

est une affaire de conscience, mais ils ont l'habitude de chercher et de trouver ailleurs la satisfaction de leurs besoins politiques. Ici encore, est-ce un bien, est-ce un mal? Je laisse aux compétents le soin d'y répondre.

Signalons à part le magnifique hebdomadaire *Tablet,* politique, littéraire et religieux, dirigé aujourd'hui par Douglas Woodruff, journaliste expérimenté, écrivain de grande valeur et philosophe social averti des mouvements du continent. Le *Tablet,* à cette heure, appuie chaudement la démocratie chrétienne de Robert Schuman, d'Adenauer et de Fanfani, sans cependant se commettre dans les chemins doctrinaires.

IX

La valeur et l'influence des écrivains catholiques de l'Angleterre de ce vingtième siècle ne sont pas à la mesure de leur nombre, elles la dépassent considérablement. Certes, Newman, au siècle dernier, rayonnait comme un maître, alors qu'il était un romain indéracinable. Grâce à son poids, la percée s'est faite, et même un peu plus. Hopkins est exalté comme l'un des princes de la poésie anglaise. Il est bien inutile de citer encore deux géants des lettres catholiques, Hilaire Belloc et G. K. Chesterton. Tempérament divers, mais égale pugnacité. L'optimisme éclate dans leurs articles comme dans leurs romans. Puissantes personnalités tous deux, mais Belloc, né en France d'un père français, fut tout classique en une prose coulante qu'il maniait en grand seigneur. Chesterton fut célèbre par un humour qui vous secouait de plaisir, ses intuitions étaient pénétrantes, ses imaginations inattendues.

Quant à Graham Greene, de culture oxonienne, il a séduit le monde anglais par le paradoxe fulminant de ses œuvres où se revoit sans cesse l'homme traqué par un destin surnaturel et incapable de s'y hausser. Pierre-Henri Simon, dans *La littérature du péché et de la grâce,* a opposé Bernanos à Mauriac à ce point de vue. Chez Bernanos, la grâce l'emporte, chez Mauriac, le péché. Graham Greene s'apparente plus à ce sujet à Mauriac qu'à Bernanos, encore que son génie soit différent de l'un et de l'autre. Chez Graham Greene convergent le sacré et le profane, écrit Jan Grégor, professeur d'anglais à King's College à Londres. D'où l'inversion imprévue de son œuvre. Dans le jardin d'Eden, ce ne sont pas les parures qui l'éblouissent, mais le serpent qui le fascine. Son monde est le monde du péché, du diable. Jan Grégor le caractérise en quatre points : 1. Chez lui, tout tourne au paradoxe, le suicide devient le passeport de la sainteté, les pécheurs font des saints. 2. Il insiste sur la miséricorde, car

la loi est assumée par la charité. 3. Son imagination crée un monde grotesque dont les acteurs sont bouclés dans une camisole de force théologique. 4. C'est l'un des écrivains les plus originaux de l'Angleterre contemporaine. Il rappelle James et Conrad par son art du roman total [6].

Evelyn Waugh n'a pas le pathétique troublant de Graham Greene, mais son talent satirique supérieur dessine admirablement la catastrophe d'une civilisation écartée du christianisme. Ses romans sont parmi les plus comiques, tout en laissant une amertume qui fait regretter les sottises de notre bourgeoisie décadente. Sa prose est la plus limpide dans l'Angleterre d'aujourd'hui, et cela impose son génie à l'histoire anglaise du siècle.

Parmi les talents mineurs tout en restant aigus et pénétrants, ce sont encore des catholiques qui ont inscrit leur nom et leurs œuvres : Antonia White dont le *Frost in May* (Gelée en mai) joliment raconte son passage de demoiselle chez les Dames du Sacré-Cœur. Et Cronin et Bruce Marshall, sans oublier Compton Mackenzie, évoquent la maîtrise du roman anglais rédigé par des plumes catholiques.

Il serait peu intelligent d'oublier le nom de Christopher Dawson. C'est un historien, chacun le sait, mais sa valeur littéraire vaut celle des maîtres, encore que son œuvre, qui ne renâcle pas aux problèmes de notre temps, tienne plus de la pensée que de la littérature. J. B. Morton, disciple de Belloc et son ami, est surtout glorieux par le *Mémoire* qu'il rédigea sur Belloc : chef-d'œuvre de critique en une langue impeccable. D. B. Wyndham-Lewis est un critique comme Morton, et son œuvre sur Villon, Rabelais, Gilles de Rais est européenne. Martin Turnell, également, est un spécialiste élégant de la littérature française. Edward Sackville-West a étudié des Français comme des Allemands : Claudel, Malraux, Proust, Mauriac, mais aussi Thomas Mann.

Enfin les poètes. Depuis Newman, *poeta minor,* que de grands noms ! A côté de l'anglican tout religieux, l'admirable T. S. Eliot, épinglons les noms de Roy Campbell et d'Edith Sitwell. Le premier — Campbell, qui vient de mourir — est un maître de l'alexandrin, ce mètre le plus difficile pour n'être pas le plus plat. Il a osé traduire S. Jean de la Croix. Edith Sitwell, génie contemplatif et figure angélique, est convertie depuis deux ans, mais depuis *Ash Wednesday* (Mercredi des cendres), sa poésie était déjà toute catholique et rappelle le Claudel des *Grandes Odes,* la plus haute louange.

---

6. *Catholicisme anglais,* p. 443.

X

Au premier synode provincial de Westminster, tenu à Sainte-Marie d'Oscott le 13 juillet 1852, Newman le magicien de la chaire anglaise prononça l'émouvant et tout lyrique sermon du Second Printemps (*The second spring*) illuminé de ces paroles prophétiques sur la renaissance de l'Angleterre catholique :

« Quoi donc ! ce petit troupeau de témoins obscurs, les catholiques romains, va former une Eglise ! Le Passé va donc ressusciter ! La tombe, s'ouvrir ! Les Anglo-Saxons vivre de nouveau pour Dieu ! Les bergers, veillant la nuit leurs pauvres troupeaux, vont recevoir la visite d'une immense armée céleste et apprendre comment leur Seigneur est apparu en nouveau-né dans leur cité !

» Oui. Si la nature y est inhabile, la grâce le peut. Le monde vieillit, mais l'Eglise est toujours jeune. Elle peut, à n'importe quel moment, quand son Maître le veut, adopter les Gentils et habiter les cités désolées.

» Surgis, Jérusalem, car la lumière flambe, et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. Regarde, les ténèbres vont couvrir la terre et aveugler le peuple ; mais le Seigneur se lèvera sur toi et l'on verra Sa gloire...

» O Marie, O Stella Matutina, annonciatrice de la paix, jusqu'à notre année qui se transfigure en un mai perpétuel ! De tes yeux, de ton pur sourire, de ton front majestueux, fais pleuvoir mille forces, non pour confondre ni pour écraser, mais pour persuader et pour convaincre tes ennemis. O Marie, mon Espérance, Mère Immaculée, accomplis pour nous les promesses de ce Printemps.

» Un second Temple surgit des ruines de l'ancien. Canterbury est mort, York est mort, Durham a disparu, Winchester n'est plus. Il était pénible d'être séparé d'eux. Nous sommes attachés à la vision de la grandeur du passé et ne voulons pas croire que tout cela ne mène à rien. L'Eglise d'Angleterre est morte, mais voici que l'Eglise ressuscite. Westminster et Nottingham, Beverley et Hexham, Northampton et Shrewsbury, si le monde dure, seront des noms de musique pour l'oreille et d'émotion pour le cœur, comme des gloires perdues. Des saints sortiront d'eux, s'il plaît à Dieu, des Docteurs recommenceront à donner la loi à Israël, des Prédicateurs appelleront à la pénitence et à la justice, comme au commencement... » [7].

Cette étude sur le second Printemps ne raconte-t-elle pas l'accomplissement de la prophétie de Newman ?

Liège Francis HERMANS.
49 Rue des Clarisses.

7. *Sermons preached on Various Occasions*, by John Henry, Cardinal Newman, London, Burns and Oates, 1887, sermon X, p. 176 à 178, *passim*.